



HAL
open science

**LA NOTION DE MACHINAL DANS
L'ENCYCLOPÉDIE QUELQUES ASPECTS D'UNE
INFLUENCE INDIRECTE DE DESCARTES SUR
L'ESTHÉTIQUE DE DIDEROT**

Jean-Luc Martine

► **To cite this version:**

Jean-Luc Martine. LA NOTION DE MACHINAL DANS L'ENCYCLOPÉDIE QUELQUES ASPECTS D'UNE INFLUENCE INDIRECTE DE DESCARTES SUR L'ESTHÉTIQUE DE DIDEROT. Cahiers de la Maison de la recherche en sciences humaines de l'université de Caen, 2005. halshs-01910453

HAL Id: halshs-01910453

<https://shs.hal.science/halshs-01910453>

Submitted on 12 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Équipe

Textes, Histoire, Langages (THL)

LA NOTION DE MACHINAL DANS L'ENCYCLOPÉDIE QUELQUES ASPECTS D'UNE INFLUENCE INDIRECTE DE DESCARTES SUR L'ESTHÉTIQUE DE DIDEROT

Jean-Luc MARTINE

Résumé

« Machinal » et « machinalement » s'inscrivent à l'endroit où le corps et l'esprit agissent l'un sur l'autre. Issus du cartésianisme, ils désignent une activité efficace et ignorante de ses procédés. Ils sont alors l'objet d'évaluations contradictoires : signes de déshumanisation et de retrait de l'esprit, ou bien indices d'une activité authentiquement créatrice. Ils servent alors à ouvrir une voie par laquelle échapper aux catégories intellectualistes qui régissent le discours classique sur les arts. Ils contribuent ainsi à indiquer le chemin qui conduit, à partir du corpus cartésien, vers la proposition diderotienne d'une conception à la fois créatrice et heuristique de la poésie.

* * *

La question d'une influence cartésienne sur l'esthétique classique est ancienne et souvent mal posée. Le chemin qui conduirait des *Règles pour la direction de l'esprit* à celles des arts poétiques de ce que l'on a appelé le classicisme a été diversement ouvert par Victor Cousin, Désiré Nisard, Francisque Bouillet ou E. Krantz. Cette manière de faire de Boileau « le vrai fils de Descartes », a justifié de précoces réserves (celles de Lanson), développées récemment par les utiles mises au point de Pascal Dumont et de quelques autres¹, qui ont montré l'impossibilité cartésienne d'énoncer des préceptes esthétiques, puisque les principes sur lesquels repose l'esthétique classique de l'imitation sont précisément ceux que récuse

1. Pascal Dumont, *Descartes et l'Esthétique. L'art d'émerveiller*, Paris, PUF, 1997, Annie Becq, *Genèse de l'esthétique française moderne*, Paris, Albin Michel, 1994.

Descartes, dont la pensée est plus légitimement baroque. Deux ensembles de constructions sont impliquées dans ce Descartes classique. Nous n'explorerons pas ici la première, qui concerne la fabrication, au XIX^e siècle, d'une « littérature classique ». La seconde passe par le personnage conceptuel qu'à partir de 1670 on appelle « Descartes », et qui est lui-même une composition complexe dont les composantes restent à clarifier. Le corps de doctrine cartésien doit être fermement distingué des courants qui se réclament de lui. Descartes, celui dont on parle en dehors des cercles spécialisés dès 1670, c'est l'homme des « animaux-machines ». Cette thèse, qui est en grande partie construite par des lectures postérieures à la mort de Descartes, est devenue la figure emblématique de ce « cartésianisme » et l'objet d'une abondante littérature aux XVII^e et XVIII^e siècles². Le titre du traité de Claude Perrault, *La Mécanique des animaux*³, l'indique à sa manière, à condition de comprendre que les valeurs classiques de « mécanique » signalent moins une essence du réel qu'une manière d'expliquer les phénomènes.

Les textes auxquels nous nous attacherons ici ne semblent pas s'imposer comme les plus sûrs : ni les dictionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles ni l'*Encyclopédie* ne sont les meilleurs moyens d'accéder à la complexité de la physiologie cartésienne. Le discours des dictionnaires ne concerne la pensée qu'à partir des modifications qu'elle produit dans le lexique, et il se tient très loin du noyau actif de l'avancée conceptuelle. Il témoigne cependant de l'importance d'une diffusion. La manière dont les dictionnaires représentent les évolutions lexicales traduit la prégnance d'une machine cartésienne rarement associée à un contenu théorique nettement articulé. La très grande extension de « machine », surtout là où le discours n'affiche pas de prétentions techniques, témoigne surtout d'un effet de mode. Néanmoins, la formation (au début du XVIII^e siècle) de deux termes nouveaux, « machinal » et « machinalement », indique un nouvel ensemble de considérations intellectuelles, liées aux aspects de l'idée de machine qui ne participent pas de ses déterminations intellectualistes.

Les premiers repérages que permet le *TLF* indiquent que l'adjectif « machinal » et l'adverbe « machinalement » s'inscrivent dans les débats issus de la théorie cartésienne des animaux-machines. Le terme dérive évidemment de « machine », par adjonction du suffixe, *-al*, et il désignerait d'abord, comme le latin *machinalis*, tout ce « qui a rapport aux machines ». « Machinalement » s'inscrit dans le même registre de l'action accomplie sans intervention de la pensée, dont l'efficacité participe du mécanisme animal ou humain. C'est dans ce contexte que s'est formé le substantif « machinisme », qui désigne la théorie des animaux-machines, bien avant de concerner un système de production qui n'existe pas encore. Le terme est attesté en 1741, avec le sens de « doctrine qui considère les animaux comme des machines », dans l'*Eloge du cardinal de Polignac* de Mairan. Les termes de la série qui apparaissent au cours du XIX^e siècle ne nous concernent pas, à l'exception de l'un d'entre eux, dont la singularité doit attirer notre attention. La famille lexicale issue de *machina* a en effet permis la formation de « machin/machine », qui exhibe et radicalise certains des emplois importants de « machine ». Le terme désigne, indique

2. Voir Thierry Gontier, *De L'homme à l'animal. Paradoxes sur la nature des animaux. Montaigne et Descartes*, Paris, Vrin, 1998.

3. Claude Perrault, *La Mécanique des animaux*, in *Essais de physique, ou Recueil de plusieurs traités touchant les choses naturelles*, Paris, Coignard, 4 vol., 1680-1688.

le *TLF*, quelque chose ou quelqu'un dont on ne se rappelle pas le nom, ou il remplace le nom de quelque chose qu'on se refuse ou qu'on néglige de nommer. Cette valeur n'a rien d'anecdotique, puisqu'elle est associée à l'ignorance. C'est la trace discrète des valeurs sémantiques fondamentales des termes issus de *machina*. Comment en est-on arrivé là ? Pour le comprendre, il faut revenir à Descartes.

La pensée cartésienne comporte une dimension proprement révolutionnaire. Elle ne naît pas d'une rupture avec telle ou telle tradition, mais d'une rupture avec la notion même de tradition. Descartes combat l'idée de révolution en politique, et le dessein trop ambitieux de ceux qui entendent bouleverser l'État, car en ce domaine la destruction rendrait impossible toute reconstruction. Mais cette reconstruction, il la rend possible et nécessaire pour chacun. L'édifice qui menace ruine, c'est l'ensemble des opinions reçues « en notre créance » qui repose sur des principes douteux. Plus que leur contenu, c'est le fait même qu'elles soient reçues, en une acquisition désordonnée et hasardeuse, qui importe. Ce que récuse Descartes, c'est bien l'idée de tradition : « une pensée sans sujet ; pensée que personne ne pense, absence de pensée⁴ ». Or toute connaissance véritable doit être l'affaire d'un sujet. Ainsi, « les œuvres de la pensée, les sciences en particulier, ne sauraient trouver la perfection dont elles sont susceptibles en se construisant par sédimentations historiques successives, au gré des découvertes des uns et des autres, de telle sorte que l'ensemble de ces découvertes, la science, ne serait proprement l'œuvre de personne⁵ ». Le combat de Descartes se fait contre l'idée qu'il faille participer à une entreprise déjà commencée et que personne ne maîtrise, que le savoir doive accepter un héritage, qu'il faudrait enrichir et transmettre. Il se trouve qu'une certaine idée de machine a pu devenir l'instrument de ce combat : celle dont l'intelligibilité ne doit idéalement rien au temps, ni à l'histoire, ni à la mémoire. La machine des modernes que fabriquent Descartes et quelques autres, n'est pas l'instrument d'un débat, au nom de la modernité ou de la nouveauté, contre une tradition scientifique, littéraire ou philosophique. Elle sert un combat, au nom de la vérité, contre le fondement même de l'idée de tradition. Cette conception de la machine, l'usage peut l'accueillir, mais il ne peut que la retenir *parmi d'autres*, plus anciennes et héritées. La langue est le lieu même de la tradition et le résultat inintentionnel d'une multitude d'interventions historiques entremêlées. Que se produit-il lorsque l'on tente d'alléger de ses références antiques un mot aussi lourdement chargé de passé que celui de « machine » ? En entrant dans le vocabulaire de l'honnête homme, le mot va curieusement tirer profit de ses liens avec l'ensemble des références qui contribuent à rendre obscure sa signification. Dans l'ordre du lexique, « machine » porte en lui la trace d'un univers sémantique ancien et opaque. Du point de vue des techniques, la machine renvoie à un ensemble de *pratiques* qui sont celles d'arts *mécaniques* dont on se pique de tout ignorer. En revanche, dans le domaine de la pensée, la machine acquiert une réputation de simplicité (largement usurpée). Dans tous les cas, elle reste associée à la production d'effets qui ne laissent pas de paraître surprenants ou extraordinaires. C'est à la faveur de ce curieux composé d'inconnu, de simplicité et de mystère, que la notion va prendre un visage tout à fait étranger à

4. Daniel Pimbé, *Descartes*, Paris, Hatier, 1996, p.10.

5. *Ibid.*, p. 10-11.

l'érudition humaniste et à la rigueur cartésienne. Cet aspect trouve l'une des ses expressions les plus nettes sous la plume de Charles Sorel⁶ :

Nous voyons que cela nous a fait grand plaisir d'avoir de ces mots à la mode, parce qu'il s'en trouve même qui tous seuls signifient tout ce qu'on veut. Il y a quantité de Gens qui lors qu'ils ne peuvent exprimer quelque chose par un mot propre, usent du mot de *Machine*, ils disent, *Il faut faire des machines pour cela, et que ce sont là des Machines*. Les autres se servent par tout du mot d'*Affaire* ; Ils signifient par là toutes les choses dont ils ne peuvent trouver le nom : Les femmes en parlant de leurs bijoux et de leurs façons de s'habiller, diront, On porte à cette heure de certaines affaires. Quelquefois les Hommes emploient aussi le nom d'affaires, et quelques autres, pour des choses fort dissemblables, soit pour des étoffes, des meubles, des édifices, et des différentes actions de la vie. Tout cela est *Affaire* ou *Machine*⁷.

L'emploi de « machine » à la place du terme propre qu'on ne prend pas la peine de chercher ou de connaître, indique, si l'on en croit Sorel, que le mot fonctionne déjà comme « machin » aujourd'hui. Si le texte de Sorel précise que le terme est à la mode à une date (1671) qui est celle où commence la popularité du mécanisme, les emplois indiqués sont très loin du rationalisme contemporain. Il faut pourtant se rendre à l'évidence, et admettre que les valeurs que signale Sorel ne sont pas secondaires. Bien au contraire : elles correspondent à la signification profonde de « machine » durant l'âge classique, où le mot enveloppe toujours une composante sémantique impliquant les idées d'*ignorance* ou d'*inconnu*. C'est là que se joue la part essentielle de l'influence indirecte du cartésianisme à laquelle participe le *machinal*.

Lorsque paraît, en 1718, la deuxième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, les lecteurs peuvent constater que « machinal » et « machinalement » font alors leur entrée dans le discours lexicographique :

MACHINAL, ALE. adj. Son plus grand usage est dans ces phrases, *Mouvement machinal*, qui se dit des mouvements naturels où la volonté n'a point de part. *Action machinale*. *Agir d'une manière purement machinale*.

MACHINALEMENT. adv. D'une manière machinale. *Agir machinalement*.

L'espace des mouvements machinaux répond aux implications de la pensée de Descartes et des cartésiens classiques : il assure les conditions capables de rendre possible la théorie du corps machine. Ce *machinal* entend décrire l'ensemble des mouvements (se protéger d'une chute, retirer la main du feu, etc.) qui ne doivent rien aux décrets de la volonté. Dans ce contexte, le retrait de l'esprit impliqué par le terme suffit à garantir, en dehors des cadres traditionnels de la philosophie de la volonté, l'intelligibilité de mouvements qui ressortissent désormais à la « physique », et particulièrement à une « mécanique » qui voit sa partie théorique conquérir un statut universel. Il ne s'agit plus alors de comprendre par les intentions,

6. Charles Sorel, *De la connaissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs*. L'édition consultée est celle, suivie des *Suppléments des Traités de la connaissance des bons livres*, que présente Hervé Béchade. Le passage se trouve dans le quatrième traité, *Du nouveau Langage François, ou du Langage à la Mode ; Tiré de quelques Livres de nostre Siècle, et principalement des ENTRETIENS D'ARISTE et D'EUGENE*. Chap. IV, dans la partie intitulée « De L'utilité des nouveaux mots à la mode ».

7. *Ibid.*, p. 422.

selon le finalisme du vouloir, mais par la reconstitution des moyens mécaniques capables d'engendrer un mouvement, en dehors du circuit des intentions. Est « machinal » ce qui se fait dans le corps *sans intervention de l'intelligence*. Le machinal nomme l'espace du mouvement involontaire, désanimé, dont les causes échappent à l'intelligibilité attachée à l'élucidation des fins.

Le retrait d'une certaine intelligibilité au profit de l'expression, par un terme nouvellement issu de « machine », d'un processus d'adaptation aveugle, invite à envisager le sens que prennent dans l'*Encyclopédie* les emplois de « machinal » et de « machinalement », qui forment le développement sémantique issu de *machina* qui s'y manifeste avec le plus d'insistance. Ils ne se rapportent pas aux objets que sont les machines, mais aux valeurs dérivées (métaphoriques) qui concernent le corps. Aussi interviennent-ils surtout dans le domaine de la physiologie. Mais l'idée du corps que traduit « machinal » ne répond plus aux représentations par lesquelles l'intelligibilité des mouvements est garantie par l'agencement et le jeu des « pièces » que sont les organes. Si la machine cartésienne avait permis que le corps relève entièrement de la physique des mouvements et des chocs, « machinal » exprime d'autres aspects de l'agencement qu'est le corps : ni la soumission esclave, ni l'expression incontrôlée des passions, ni la force des habitudes ne correspondent à l'intelligibilité des mécanismes.

L'*Encyclopédie* impose à notre attention l'article MACHINAL, dont l'interprétation a un temps fourvoyé les interprètes de l'influence de Spinoza sur la pensée du XVIII^e siècle, simplement parce que l'édition Assézat-Tourneux les attribuait indûment à Diderot. Sur ces articles, qui sont depuis retournés à un anonymat derrière lequel on a de fortes raisons de penser que se dissimule l'Abbé Yvon⁸, J. Proust a fait les mises au point qui s'imposaient⁹. « Machinal » est défini comme « ce que la machine exécute d'elle-même, sans aucune participation de notre volonté ». Le terme renvoie à des significations figurées de « machine » qui désignent quelque chose du corps (ou qui est dans le corps), qui a trait à son organisation et qui est capable de rendre compte de certains mouvements. Fondé sur un sens large qui pourrait être « ce qui est propre aux machines », « machinal » porte surtout un sens restreint, désignant ce qui est propre à *la* machine qu'est le corps (à la machine du corps, à ce qui est machine dans le corps), en tant qu'il est envisagé dans ses rapports avec l'âme.

L'adjectif reçoit certains aspects de la pensée mécaniste — ce que montre le premier exemple que l'on trouve partout¹⁰, celui des mouvements « réflexes » par lesquels on diminue la violence de sa chute —, dans la mesure où *machinal* développe l'idée d'actions qui résultent essentiellement de l'agencement des parties (de la machine comme disposition des organes). Mais le terme, le plus souvent, ne reçoit pas la seconde composante de la machine mécaniste, à savoir la manière dont

8. Voir F. Venturi, *Le Origini dell' Enciclopedia*, Florence, 1946, p. 139.

9. J. Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, 1962 ; nouvelle édition Paris, Albin Michel, 1995, p. 120-121.

10. Voir le *Discours de la connaissance des bestes*, d'Ignace Gaston Pardies, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1672 ; ou encore Antoine Dilly, *De l'âme et de la connaissance des bestes, ou après avoir démontré la spiritualité de l'âme de l'homme, l'on explique par la seule machine les actions les plus surprenantes des animaux*, Lyon, A.D. Chez Anisson et Posuel, 1676.

le jeu des parties agissant les unes sur les autres par contact peut de garantie à l'intelligibilité des mouvements. MACHINAL développe, à partir de considérations lexicales, une réflexion sur la distinction entre le libre, le volontaire et l'irréfléchi. L'idée qui se forme alors du *machinal* permet de réintégrer l'ignorance des causes et le retrait de la volonté libre dans la sphère de la connaissance, par le biais d'un apprentissage infinitésimal et oublié. Cette voie est conforme à la critique de l'innéisme. elle permet à « machinal » d'inverser le processus par lequel la machine sert à passer de l'inconnu au connu. Ce qui est machinal, *via* l'habitude contractée, dessine un chemin qui va de l'expérience à la forme d'ignorance qu'est l'oubli :

Lorsque je fais un faux pas, et que je vais tomber du côté droit, je jette en avant et du côté opposé mon bras gauche, et je le jette avec la plus grande vitesse que je peux ; qu'en arrive-t-il ? C'est que par ce moyen non réfléchi je diminue d'autant la force de ma chute. Je pense que cet artifice est la suite d'une infinité d'expériences faites dès la première jeunesse, que nous apprenons sans presque nous en apercevoir, à tomber le moins rudement qu'il est possible dès nos premiers ans, et que ne sachant plus comment cette habitude s'est formée, nous croyons, dans un âge plus avancé, que c'est une qualité innée de la machine ; c'est une chimère que cette idée.

L'adverbe « machinalement » est défini dans *ÂME DES BÊTES* (Yvon). Il apparaît dans une critique du « système des automates » de Descartes, mais aussi du « préjugé grossier » selon lequel « la matière est capable de penser ». Le cartésianisme figure ici comme une sorte de moment dialectique entre la théorie des âmes matérielles d'Aristote et le « troisième parti qu'il y avait à prendre », non seulement sur la question des mouvements animaux, mais « partout où le *mécanisme* demeure court ». On a compris, explique Yvon, que « ce monde doit être beaucoup plus étendu qu'on ne croyait, et qu'il renferme bien d'autres habitants que les anges, et les *âmes* humaines ». L'adverbe apparaît dans l'exposé du « fameux système des automates », par lequel Yvon prétend « représenter en raccourci toutes les raisons directes qui peuvent établir ce système ». Toutes ces raisons se rapportent à l'idée selon laquelle le seul *mécanisme* pouvait suffire à rendre raison des mouvements des brutes : l'hypothèse qui leur donne une âme serait fautive, « par cela même qu'elle est superflue ». « Machinalement », dans la définition que propose l'article, se ramène à la manière dont se produisent « un grand nombre d'actions », dont il est certain que l'homme les fait « sans s'en apercevoir lui-même, et sans avoir la volonté de les faire ». Ces actions ne peuvent être attribuées « qu'à l'impression des objets et à une disposition primitive de la machine, où l'influence de l'*âme* n'a aucune part ». L'adverbe est alors rapporté à son origine « cartésienne », et il intervient dans le contexte d'une parfaite dichotomie des substances (telle qu'elle maintient cependant la possibilité d'actions et de passions réciproques). Se fait *machinalement* tout ce par quoi les hommes sont des automates (les « habitudes corporelles », telles que les « dispositions acquises par l'art et les actions des gens distraits et des somnambules¹¹ »). Le terme relève alors du double mouvement qui permet de résilier les clauses de l'animisme scolastique : l'esprit ou l'âme constate son retrait d'une partie de ce qui se fait dans le corps, puis réinvestit cet espace vacant, non plus sur le mode de l'activité, mais sur celui de la connaissance procurée par les schèmes de l'intelligibilité mécaniste.

11. Ce sont les exemples de Pardies et de Dilly.

Ces mouvements « indélébiles », ou « non naturels », sont *en fait* presque toujours associés au premier temps de la démonstration, celui du constat d'ignorance. C'est cet aspect que retient l'usage lorsqu'il étend les emplois de l'adverbe en dehors de la spéculation sur les facultés du corps et de l'âme : exécuter machinalement des montres et des pendules, c'est le faire « sans savoir sur quoi cela est fondé ». C'est alors la fonction du « manœuvre », l'homme de génie ayant affaire à la *disposition*, celle d'une « machine d'après les principes, d'après les lois du mouvement » (HORLOGERIE). Ainsi, les fabricants de Lyon ne sont pour la plupart « que des automates qui ne savent travailler que machinalement » (SOIE).

Si « Machinal » peut envelopper le sentiment d'une merveille (des actions qui présentent l'apparence de la volonté), il est symétriquement le signe de comportements navrants, lorsqu'il témoigne d'un retrait de la volonté et de l'esprit là où ils devraient se trouver actifs et mobilisés. « Machinal » retient le trait par lequel « machine » signifie le repli de l'esprit. Mais ce retrait est alors l'expression tangible d'une déshumanisation qui implique une appréciation éthique. « Machinal » et « machinalement » s'appliquent aux entreprises (aux actions) les moins délibérées, auxquelles l'esprit ne saurait conférer la plus value de sa participation. Dans l'ordre de l'apprentissage, la sphère du *machinal* s'oppose à l'intelligence active qui se tient, attentive et mobilisée, sur la ligne de partage où notre savoir gagne sur notre ignorance. « Machinal » signifie ce qui travaille en arrière, là où l'apprentissage est devenu une compétence acquise, passée dans nos gestes et devenue routinière comme une nouvelle nature. D'Alembert (dont on connaît le rationalisme) envisage dans DICTIONNAIRE une hiérarchie où l'apprentissage de la lecture s'ordonne par rapport à celui de la parole : « le plus grand effort de l'esprit, explique-t-il, est celui qu'on fait en apprenant à parler ; je le crois encore au-dessus de celui qu'il faut faire pour apprendre à lire ; celui-ci est purement de mémoire, et machinal ; l'autre suppose au moins une sorte de raisonnement et d'analyse ». L'ensemble de ces compétences, devenues passives, confine à la répétition, qui est le contraire de l'invention. Elles regardent aussi vers ce qu'il y a d'aveugle dans une tradition. La région des actions qui correspondent à « machinal » et « machinalement » est profondément étrangère à la connaissance des principes. La manière dont l'idée de machine nourrit le sens de « machinal » permet l'expression d'un ensemble de comportements dont le caractère dévalorisant ne fait pas de doute. Ces formules, ce sont à peine des images, sont conceptuellement superficielles : elles n'impliquent aucune représentation de la manière dont les mouvements *indélébiles* s'accomplissent en nous. Mais elles traduisent une expérience humaine expressivement caractérisée. « Machinal » ne signifie pas l'impuissance de la volonté. Au contraire, il s'agit de montrer que l'inconscience est coupable : l'esprit ou la volonté devraient ou pourraient être mobilisés.

« Machinal » est ainsi porteur de tensions qui sont liées à la structure de l'espace qu'il désigne. Le terme peut caractériser un esprit qui fonctionne comme un organe du corps, sans intelligence ni volonté, un pur mécanisme corporel sur lequel l'âme n'exerce aucune influence, un principe vital animiste et aveugle, ou bien encore des actions involontaires providentiellement adaptées à nos intérêts. Le caractère vague des principes qui régissent les conduites caractérisées comme *machinales*, et la nébulosité de leur origine, expliquent la faveur du terme dans une série d'articles qui installent leurs raisons, diversement polémiques, sur la région limitrophe des rapports de l'âme et du corps.

Dans *ÂME*, Yvon entreprend de déterminer quelles sont les facultés de l'âme, et comment elles se répartissent en *entendement* et en *volonté* : « L'âme étant une substance très simple, il ne peut y avoir de division dans elle ; et celles que nous y supposons pour concevoir d'une manière plus nette les diverses choses qui s'y passent, ne consistent qu'en pures abstractions. L'entendement, c'est l'âme entant qu'elle se représente simplement un objet ; la volonté, c'est l'âme entant qu'elle se détermine vers tel objet ou s'en éloigne. C'est ce qu'on a désigné du nom de *faculté de l'âme*. » Dans le jeu des facultés où agit la « force unique » qui constitue l'essence de l'âme, Wolf, reprend Yvon, envisage particulièrement la faculté de connaître, elle-même divisée en une partie supérieure, l'entendement à proprement parler (la faculté de connaître qui réside dans « l'attention et la réflexion »), et en une partie inférieure, passablement confuse (elle comprend « la perception, source des idées, le sentiment, l'imagination, la faculté de former des fictions, la mémoire, l'oubli, et la réminiscence »). En dessous de cette partie supérieure, le second ordre de facultés correspond à celles où l'âme se porte vers un objet ou le fuit. Ce second ensemble de dispositions se divise lui aussi en deux parties hiérarchiquement ordonnées. Dans le premier ensemble, l'appétit et l'aversion sont dits « sensitifs » en cela qu'ils sont déterminés passivement par les sens et les idées confuses qu'ils procurent : c'est « le goût et l'éloignement que nous conservons pour les objets en nous laissant diriger par les idées confuses des sens ; de-là naissent les passions ». Le second domaine est proprement celui de la volonté. Là, ce sont des idées distinctes qui se présentent à notre pouvoir de nous déterminer, lequel agit librement. Cet ordre est alors significativement exempt de « toute impression machinale », puisqu'il est le lieu propre où la détermination agissante résulte de la connaissance claire et distincte. Ici, « machinal » s'oppose à la clarté des idées, et cette opposition permet de penser les actions animales comme l'effet d'une âme machinale.

L'article *ÂME DES BÊTES*, du même Yvon, entend en effet démontrer l'existence chez les animaux « d'un principe immatériel joint à leur machine », lequel, en tant qu'il est spirituel, mériterait d'être une « âme », ce sans quoi cela aurait toutes les conséquences matérialistes qu'Yvon ne manque pas de laisser entrevoir : « Si cette *âme* n'était pas spirituelle, nous ne pourrions nous assurer si la nôtre l'est ; puisque le privilège de la raison et toutes les autres facultés de l'âme humaine, ne sont pas plus incompatibles avec l'idée de la pure matière, que l'est la simple sensation, et qu'il y a plus loin de la matière raffinée, subtilisée, mise dans quelque arrangement que ce puisse être, à la simple perception d'un objet, qu'il n'y a de cette perception simple et directe aux actes réfléchis et au raisonnement. » Cette âme, qui est bien plutôt la raison animale que le « préjugé commun » accorde aux bêtes, semble laisser à celle de l'homme ses privilèges. Il n'en reste pas moins qu'elle est, propose Yvon, « comme une substance immatérielle et intelligente » dont la nature demeure cependant problématique : « Ce doit être, poursuit-il, un principe actif qui a des sensations, et qui n'a que cela ». L'âme possède deux sortes distinctes de facultés :

L'une, c'est la faculté de former des idées claires et distinctes sur lesquelles le principe actif ou la volonté agit d'une manière qui s'appelle *réflexion, jugement, raisonnement, choix libre* ; l'autre, c'est la faculté de sentir, qui consiste dans la perception d'une infinité de petites idées involontaires, qui se succèdent rapidement l'une à l'autre, que l'âme ne discerne point, mais dont les différentes successions lui plaisent ou lui déplaisent, et à l'occasion desquelles le principe actif ne se déploie que par désirs confus.

On reconnaît sans peine, dans cette perception infinitésimale d'idées involontaires sur lesquelles l'âme n'exerce pas le discernement qui rendrait chacune claire et distincte, mais dont elle peut apprécier confusément la succession, le registre du *machinal* tel que MACHINAL le définissait. C'est là que, par extension, se trouve le modèle de cette *âme des bêtes* qui fait l'objet de l'article : « une âme purement sensitive est bornée dans son activité, comme elle l'est dans son intelligence ; elle ne réfléchit point ; elle ne raisonne point ; à proprement parler, elle ne choisit point non plus ; elle n'est capable ni de vertus ni de vices, ni de progrès autres que ceux que produisent les impressions et les habitudes machinales. Il n'y a pour elle ni passé ni avenir ; elle se contente de sentir et d'agir ». Or, ces « habitudes machinales » ne sont précisément pas de l'ordre de la « mécanique des organes ». Elles sont quelque chose de l'esprit, qui se situe *entre* la connaissance et la sensation, une forme d'esprit qui n'aurait que la faculté de sentir, qui « ne serait capable que d'idées indistinctes, ou de perceptions confuses ».

La région intermédiaire qui relève des caractères de la machine qu'indiquent les emplois de « machinal » peut finir par permettre le brouillage des deux substances. Cette indistinction fait l'objet d'une utilisation stratégique dans les articles où Diderot reprend la question de l'animalité. Dans la discussion entre Diderot et Buffon en quoi consiste ANIMAL interviennent plusieurs valeurs de « machinal ». Chez Buffon, « machinal » peut s'appliquer à « nos premières appréhensions et à nos sensations grossières », et ouvrir ainsi l'espace d'un échange entre l'homme et l'animal. Mais les sensations « les plus machinales » s'opposent nettement à la pensée, comme chez Yvon : les animaux sont « incapables de former cette association d'idées, qui seule peut produire la réflexion, dans laquelle cependant consiste l'essence de la pensée ». La voix diderotienne fait entendre autre chose que les premiers chapitres de *l'Histoire naturelle* sur lesquelles elle se pose. C'est l'homme, enfoncé dans le sommeil de sa propre pensée, qui devient, par un singulier renversement, un être tout machinal :

Nous existons donc sans savoir comment, et nous pensons sans savoir pourquoi. Cette proposition me paraît évidente ; mais on peut observer quant à la seconde partie, que l'âme est sujette à une sorte d'inertie, en conséquence de laquelle elle resterait perpétuellement appliquée à la même pensée, peut-être à la même idée, si elle n'en était tirée par quelque chose d'extérieur à elle qui l'avertit, sans toutefois prévaloir sur sa liberté. C'est par cette dernière faculté qu'elle s'arrête ou qu'elle passe légèrement d'une contemplation à une autre. Lorsque l'exercice de cette faculté cesse, elle reste fixée sur la même contemplation ; et tel est peut-être l'état de celui qui s'endort, de celui même qui dort, et de celui qui médite très profondément. S'il arrive à ce dernier de parcourir successivement différents objets, ce n'est point par un acte de sa volonté que cette succession s'exécute, c'est la liaison des objets même qui l'entraîne ; et je ne connais rien d'aussi machinal que l'homme absorbé dans une méditation profonde, si ce n'est l'homme plongé dans un profond sommeil.

Le sémantisme de « machinal » ouvre alors la voie qui permet à Diderot de formuler un rapport de la pensée avec le monde qui échappe à la réflexivité de la conscience, à cette pensée qui pense qu'elle pense et qui sait qu'elle le fait. Aussi, dans la « méditation profonde » et la sorte d'oubli de soi qu'elle implique, l'esprit devient *machinal* en cela qu'il se laisse conduire, en quelque sorte passivement. Il ne s'agit plus de suivre l'ordre des raisons et de construire la suite des équivalences qui forment l'enchaînement des idées, mais de l'entraînement par lequel une pensée qui

ne s'appartient plus et ne se connaît pas peut se soumettre et s'abandonner aux liaisons qui proviennent des objets eux-mêmes. La pensée méditative est alors oublieuse de la réflexivité consciente, elle ne sait plus qu'elle pense et elle peut s'immerger dans le labyrinthe du monde. Ce que Diderot envisage lorsqu'il songe à l'animal, au philosophe et à leur pensée « machinale », c'est un rapport entre le langage et l'être où l'analogie entre les concepts a le rôle foncièrement heuristique d'ouvrir des vues sur les relations entre les choses elles-mêmes : la pensée machinale retrouve les corps lorsqu'elle cesse de doubler ses opérations d'un regard conscient sur elle-même. Elle « fonctionne » alors comme un organe qui n'a pas la connaissance de ses opérations. Lorsqu'elle est intense, qu'elle n'a plus le sentiment d'elle-même, c'est alors qu'elle trouve. Dans cette région sommeillante, « léthargique », les corps et la pensée se rejoignent, tout comme les animaux qui dorment et nous qui veillons. C'est là aussi que se rapprochent soudainement les idées lointaines. « Machinal » désigne la région indistincte, aussi étrangement continue que le ruban du Père Castel, au moyen de laquelle Diderot, en même temps qu'il brouille les substances, redessine le monde en termes de rapports à instaurer et non plus à recevoir et à décomposer. L'idée de machine, lorsqu'elle s'exprime dans « machinal », retrouve ses déterminations fondamentales : celle d'une puissance active dont on constate l'efficacité pratique, mais dont on ignore les procédures (les mécanismes), et qui, en tant qu'elle est irréductible à la connaissance rationnelle, renvoie à une Nature ou à une Providence confusément pourvoyeuse de moyens d'adaptation capables de procurer à nos besoins, à nos désirs ou à notre pensée des expédients proportionnés au monde. Entre la rationalisation abstraite qui entend substituer aux flottements des idées usuelles la clarté des idées simples et la poésie créative qu'envisage Diderot à partir du machinal, ce qui est en jeu, c'est l'opposition en train de devenir irréductible entre une approche encore discursive et une compréhension désormais analytique et mathématique du réel. Il s'agit, d'une part, de réformer la langue sur le modèle d'une théorie des idées, et, d'autre part, de penser une métaphorique heuristique, jouant librement du pouvoir suggestif des rapprochements incongrus afin d'ouvrir, par des procédures métaphoriques, des chemins dans la pensée.

L'auteur

Jean-luc MARTINE, agrégé de Lettres Modernes, ATER à l'Université de Caen Basse-Normandie, trente-cinq ans, membre de l'équipe Textes, Histoire, Langages (THL), et plus particulièrement de l'axe « Contraintes formelles et imaginaire du vivant », est l'auteur d'une thèse intitulée *Introduction à l'étude des métaphores de la machine dans la pensée de l'âge classique. L'idée de machine dans le discours des dictionnaires (1514-1798)*, effectuée sous la direction de Mlle Annie BECQ et de M. Gérard GENGEMBRE, soutenue le 12 décembre 2003 (à paraître aux éditions Honoré Champion). Ses travaux portent sur l'histoire de la pensée classique (XVII^e et XVIII^e siècles), et particulièrement sur l'esthétique, les dictionnaires, les encyclopédies et l'œuvre de Diderot. Ses projets de recherche (en prolongement de la thèse) s'orientent vers la presse savante, les cercles académiques et, plus largement, la formation, la circulation et la diffusion des concepts esthétiques.

L'équipe Textes, Histoire, Langages

L'équipe d'accueil *Textes, Histoire, Langages* rassemble, conformément à sa vocation, tous les enseignants chercheurs du département de Littérature française et littérature comparée, les doctorants (une trentaine actuellement), les étudiants de Master 2 de Lettres Modernes ainsi qu'un certain nombre de membres cooptés (parmi les anciens doctorants, notamment). Elle organise des séminaires de recherche pluriannuels (actuellement : « Le Monument et la Trace », « La Narrativité à l'âge classique », « Contraintes formelles et imaginaire du vivant »), des colloques et des journées de recherche. Ses travaux sont publiés dans la revue *Elseneur*, aux Presses Universitaires de Caen (vingt numéros parus), ou dans des publications séparées (actes de colloques, etc.). L'équipe s'efforce tout particulièrement d'aider ses jeunes chercheurs en les invitant à participer aux séminaires et journées de recherche et en faisant une large part, dans ses publications, à leurs contributions. Elle met aussi à leur disposition quelques outils de recherche performants (ordinateurs, CD-ROM...) rassemblés dans une salle de la MRSH.